

LA THÉOPHANIE DU SILENCE

Michel MASSON
Professeur à l'Université Paris III

Il faut remercier M. Michel Bertrand d'avoir souligné l'importance considérable que tient la figure du prophète Élie dans le christianisme et d'avoir fait allusion à sa forte présence dans les mondes juif et musulman. Cette présence dépasse de loin le folklore puisque la paternité de deux grands courants mystiques lui est attribuée: celui du Carmel et celui de la Kabbale.

Qu'il me soit permis d'ajouter que ce fait ne laisse pas de surprendre. En effet on ne s'étonnera pas que Moïse, David ou Salomon joue un grand rôle tant chez les chrétiens que chez les musulmans (sans parler, bien entendu, des Juifs): ce sont des figures centrales de l'Ancien Testament, non seulement parce que ce sont des héros glorieux mais aussi et surtout parce qu'ils sont porteurs d'un message. Pour Moïse, c'est évidemment la Tora, le pivot de la Bible; pour David – du moins pour la tradition – les *Psaumes*; pour Salomon – là encore pour la tradition – les *Proverbes*, le *Cantique des Cantiques* et le *Livre de la Sagesse*. On comprendrait qu'Isaïe, Ézéchiel et Jérémie tiennent aussi une place analogue. Il n'en est rien. Élie les surpasse de loin et pourtant s'il est vrai qu'il est associé à de hauts faits, à aucun moment il ne délivre de message spécifique: en fait, dans les quelques chapitres qui lui sont consacrés, il ne parle pratiquement pas, il apparaît simplement comme un serviteur zélé du yahvisme et de Moïse, il est en quelque sorte, comme l'a dit G. Fohrer¹, un lieutenant de Moïse, un lieutenant, c'est-à-dire un exécutant et un subalterne.

Or, il se pourrait bien qu'une lecture plus attentive du cycle d'Élie révèle que ce texte est chargé d'un sens beaucoup plus original et beaucoup plus fondamental qu'on ne le croirait à première vue.

Un passage, en particulier, mérite d'être médité: celui de la théophanie du Horeb-Sinaï (1 Rois, 19.9-14). Il comporte trop d'éléments communs avec celle de Moïse – à commencer par le lieu – pour que le rapprochement ne soit pas significatif et voulu². G. Fohrer l'a fort bien souligné et il voit dans cet événement une réactivation de l'expérience mosaïque qui confère en quelque sorte à son bénéficiaire un rôle de vicaire de Moïse. Mais on peut sans doute aller plus loin; en effet:

1) Cette onction était inutile car elle n'est pas donnée publiquement (Élie est seul sur le Horeb). D'autre part, elle a déjà été donnée sur le Carmel – et publiquement.

2) Il reste qu'une onction est donnée. Mais elle est radicalement différente de celle qu'a reçue Moïse: cette dernière est triomphaliste et, pourrait-on dire, hollywoodienne. Dieu y est montré comme un Baal. Pour Élie, au contraire, il est dit que tout ce qui est phénomène spectaculaire dans les préludes de la théophanie peut être *pris* pour du divin mais que Dieu ne s'y trouve pas, car il est en fin de compte, *qol demama daqqa*, c'est-à-dire silence

¹ Cf. G. FOHRER. *Elia*. Zürich 1957.

² Dans la montagne, Dieu se révèle à proximité d'une caverne; pour les deux personnages, il est fait mention d'un séjour de quarante jours et quarante nuits sur la montagne; avant la théophanie proprement dite, le scénario est le même dans les deux cas: un dialogue suivi d'une injonction identique («*Tu te tiendras sur le rocher*»/«*Tiens-toi dans la montagne*»); dans les deux cas un même verbe est utilisé pour décrire le même geste de respectueux effroi de Moïse et d'Élie lorsqu'ils sont exposés à la présence divine. V. G. FOHRER, *ibid.*, 1957, p. 48 s.

(*demama*), silence perçu par l'attention comme un son (*qol*) mais silence fin (*daqqa*) c'est-à-dire que l'attention rend toujours plus sensible.

Nous avons affaire ici, en fait, non à une apparition, comme dans le cas de Moïse, mais à une extase, non à un Dieu connu de l'extérieur comme objet par un sujet, mais vécu de l'intérieur dans l'anéantissement du sensible, c'est-à-dire, en dernière analyse, par une fusion fort analogue à ce que d'autres courants mystiques nomment par exemple le *nirvāṇa*. Ce qui se pose ici, c'est une nouvelle spiritualité, radicalement différente de celle de Moïse.

Il faut sans doute la voir même comme opposée à celle de Moïse car, si l'on accepte comme tout le monde le fait de mettre en parallèle l'expérience de Moïse et celle d'Élie, il faut aller jusqu'au bout et ne pas oublier de comparer le destin final de Moïse et celui d'Élie. Or, celui du premier est un échec: il ne connaîtra la Terre Promise que du Mont Nébo où il meurt et où son corps disparaît. Celui d'Élie est au contraire une apothéose puisque, seul dans l'Ancien Testament (avec le mystérieux Énoch), il est enlevé aux cieux. Et où cette faveur suprême lui est-elle accordée? Justement au sortir de la Terre Promise, lorsqu'il a franchi le Jourdain vers l'Est, très exactement face au Mont Nébo.

On pourrait ainsi supposer que le prophète Élie a été le représentant d'un courant spirituel révolutionnaire de type monachiste opposé à une tradition mosaïque établie, de type séculier, au moins aussi fort qu'elle et dont la Bible ne rendrait qu'un écho atténué.

Naturellement, pour asseoir cette interprétation et répondre aux multiples objections qu'elle ne peut manquer de susciter, il faudrait de longs développements. J'ai tenté de le faire dans un essai auquel je me permets de renvoyer³.

Si cette interprétation est exacte, elle permettrait de supposer que le courant élianique a pu se perpétuer souterrainement au long des siècles. L'influence d'Élie aurait marqué autant que celle de Moïse et ce ne serait donc pas par hasard que ce soit justement ces deux personnages qui se manifestent à Jésus sur le Mont Thabor.

³ Cf. Michel MASSON. *Élie ou l'appel du silence*. Ed. du Cerf, Paris 1992.